



HAL
open science

Miroirs philosophiques de la révolution russe chez Lukács

Vincent Charbonnier

► **To cite this version:**

Vincent Charbonnier. Miroirs philosophiques de la révolution russe chez Lukács. Les miroirs philosophiques de la révolution russe 1917-2017, Revue "La Pensée"; Groupe d'études du matérialisme rationnel (GEMR); Fondation Gabriel Péri, Mar 2017, Paris, France. hal-01491459

HAL Id: hal-01491459

<https://hal.science/hal-01491459v1>

Submitted on 16 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Miroirs philosophiques de la révolution russe chez Lukács *

Vincent Charbonnier, Université Toulouse-Jean-Jaurès, ERRAPHIS

À la mémoire d'André Tosel

Je veux d'abord remercier les organisateurs de cette journée d'étude et de leur invitation. Je veux ensuite saluer la mémoire d'André Tosel, qui vient de disparaître brutalement, et à qui je dois, entre autres choses, d'avoir accompagné mes premiers pas de chercheur et de m'avoir fait persévérer sur Lukács.

Mon propos portera donc sur les miroirs philosophiques de la Révolution d'Octobre qui, pour Lukács ont essentiellement consisté en questionnements – j'insiste sur le terme, sur l'éthique, lesquels vont largement contribuer à l'évolution de ses positions théoriques et politiques, dont l'adhésion au PCH et sa participation à la République des conseils de Hongrie (RCH), comme commissaire du peuple à l'Instruction publique et de l'Armée rouge sur le front tchécoslovaque sont des marqueurs. Les bornes temporelles de mon investigation sont donc très rapprochées, de 1917 à 1919. Et disons-le tout de suite, la vraie rupture, sera moins son adhésion au PCH en décembre 1918 que sa participation à la RCH en 1919. Cela ne veut pas dire que ses interrogations s'arrêteront à ce moment-là, mais qu'il s'agit là du point d'inflexion majeur de son engagement et de sa vie.

Situation de Lukács

Contemporain de l'événement (il est né en 1885, il a donc 32 ans), Lukács a peu parlé de la Révolution d'Octobre en tant que telle sauf, peut-être, dans ses travaux sur Lénine¹ et dans un article d'hommage à l'occasion de son cinquantenaire pour la revue tchécoslovaque *Plamen*. Dans cet article justement, il dit avoir vécu cette époque, « au début comme observateur lointain, plus tard combattant actif, quoique modeste de ce tournant mondial de l'histoire » (Lukács, 1967, p. 3). Car lorsque surviennent les révolutions russes de l'année 1917, celle d'Octobre en particulier, Lukács n'est pas un militant révolutionnaire ni même un militant politique. C'est un jeune et brillant intellectuel jouissant d'une certaine notoriété dans l'Allemagne cultivée après qu'il eut publié un recueil de textes en 1911, *L'Âme et les formes* (Lukács, 1974b). C'est aussi un intellectuel que la « Grande Guerre » (commencée en 1914 mais sans issue perceptible en 1917) a radicalisé dans le refus de celle-ci et de la civilisation bourgeoise qu'elle exprime. Ce refus s'est notamment traduit dans la décision de se consacrer à

* Trame rédigée de ma communication orale à la journée d'études *Miroirs de la révolution russe (1917-2017)*, organisée le 16 mars 2017 par la revue *La Pensée*, le Groupe d'études du matérialisme rationnel (GEMR) et la Fondation Gabriel-Péri. Il s'agit d'une présentation de mon article intitulé « De la rupture à la crise », à paraître dans *La Pensée* en juin 2017.

1. Cf. Lukács, 1972 ainsi que Lukács, 1973, p. 93-96.

un ouvrage sur Dostoïevski², dont il ne rédigera toutefois que la première partie, qui sera publiée sous l'intitulé final de *La Théorie du roman*.

Dans la préface à la première réédition de cet ouvrage (1962), Lukács rappelle son refus de la guerre et livre son raisonnement d'alors. Ou bien « les puissances centrales battront vraisemblablement la Russie » et « le résultat en sera peut-être la chute du tsarisme » ; ou bien « il existe une certaine probabilité pour que les puissances occidentales l'emportent sur l'Allemagne » aboutissant au renversement des Hohenzollern et des Habsbourg. Mais, conclut-il, « la question est de savoir qui [nous] sauvera [face à] la civilisation occidentale ?³ » Lors de ses derniers entretiens au printemps 1971, il précise : « je n'étais absolument pas prêt à accepter comme idéal le parlementarisme anglais. Mais je ne voyais pas, à l'époque, ce que j'aurais pu mettre à la place. Et c'est de ce point de vue que la révolution de 1917 a été un événement si important : on voyait d'un seul coup surgir à l'horizon l'annonce qu'il pouvait en aller autrement. » (Lukács, 1986, p. 58)

Dans une préface à un recueil de ses textes en hongrois, intitulée *Utam Marxhoz* (« Mon chemin vers Marx ») et rédigée en octobre 1969, Lukács résume : « la déclaration de guerre en 1914, puis le déroulement des hostilités, renforcèrent plus que jamais en moi l'aspiration à une philosophie visant à la transformation du monde. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que, d'une part, les tendances éthiques soient passées au premier plan dans mon orientation intellectuelle [...] et que, d'autre part, cette orientation théorique m'ait à nouveau poussé vers Marx. » (Lukács, 1973, p. 83)

En dépit du fait que la Révolution d'Octobre lui a apporté des réponses aux questions qu'il se posait, ce tournant, n'a pas été une simple formalité. Il le dit clairement dans la préface de 1967 au second volume de ses œuvres (qui contient notamment *Histoire et conscience de classe*) reprenant l'image des deux âmes dans le *Faust* de Goethe, soulignant la contradiction entre une tendance « à l'appropriation du marxisme et à l'activité politique » d'une part et une tendance « à l'intensification continue de problématiques éthiques purement idéalistes » de l'autre (Lukács, 1974c, p. 384-385 ; *tr. mod.*).

En septembre 1917, Lukács décide de quitter Heidelberg, où il séjourne régulièrement depuis 1912, pour sa ville natale, Budapest afin d'y achever son *Esthétique* interrompue en 1914

2. Ainsi qu'il le confie à P. Ernst dans une lettre de mars 1915, son projet « contiendra bien plus que Dostoïevski : d'importantes parties de mon éthique et de ma philosophie de l'histoire, etc. » (Lukács, 1981b, p. 252). On verra que le « souffle » de ce projet demeure en arrière-plan des textes dont nous allons parler.

3. Lukács, 1989, p. 5-6. Nous modifions la traduction française, particulièrement fautive ici, et qui, en omettant (?) les mots entre crochets, inverse totalement le sens du propos, faisant accroire que Lukács souhaitait le « sauvetage » de la civilisation occidentale, celle-là même qui a commis la Première Guerre mondiale... Pour abonder dans ce sens, nous ferons un petit pas de côté en citant le dramaturge allemand P. Ernst (1866-1939) avec lequel Lukács correspondit longuement dans sa jeunesse. Dans un dialogue romancé rédigé fin 1917, le premier attribue les paroles suivantes au second : « Herr von Lukács a attiré l'attention sur la révolution russe et sur les grandes idées qui grâce à elle deviennent réalité. La révolution russe est un événement dont la signification pour notre Europe ne peut même pas encore être pressentie ; elle fait les premiers pas pour amener l'humanité au-delà de l'ordre social bourgeois de la mécanisation et de la bureaucratisation, du militarisme et de l'impérialisme, vers un monde libre, dans lequel l'Esprit règne à nouveau et l'Âme peut au moins vivre. » Cité par Kutzbach, 1974, p. 128-129. Ces paroles relèvent encore du régime intellectuel et discursif de *L'Âme et les formes*, d'une humanité idéaliste, de l'Esprit et de l'Âme, qu'il s'agit d'arracher à une forme de médiocrité.

(pour donc se consacrer à l'ouvrage sur Dostoïevski). Hasard du calendrier, c'est dans la nuit du 25 au 26 octobre 1917 (selon le calendrier julien) – du 6 au 7 novembre selon le calendrier grégorien – que débute la révolution bolchevique, la veille du jour où Lukács va déposer dans une succursale de la *Deutsche Bank* à Heidelberg, sans savoir ce qui se passe à l'Est – une malle qu'il ne reviendra du reste jamais reprendre et qu'il oubliera même tout à fait⁴. En fait, l'intention initiale de son retour (finir l'*Esthétique*) est rapidement abandonnée au profit des problèmes éthiques.

Ce passage au premier plan des questions éthiques, est évoqué par Lukács dans son texte pour la revue *Plamen*, où il insiste sur la question de l'alternative, sur le fait que « chacun dut alors se poser la question du sens ou de l'inanité de sa vie, et ce, jusque dans sa vie intime. » (Lukács, 1967, p. 3-4) Lukács note que cette question ne fut pas qu'historiquement objective : « pour ceux d'entre nous dont le développement en est arrivé à ce carrefour, s'est posée une question de nature personnelle et intime : comment me situer moi-même, du point de vue du sens de ma propre existence, vis-à-vis de cette alternative ? » (*Ibid.*)

Ce qui va se refléter de la Révolution d'Octobre chez Lukács dans ses écrits des années 1917-1919, ce sont donc les questions de l'alternative, du choix et de la résolution, en bref de la qualité éthique de l'action, en soulignant que cette interrogation est également soutenue par la fascination exercée par Dostoïevski sur Lukács⁵.

Trois textes scandent l'interrogation de Lukács. Je passerai plus vite sur le premier pour me focaliser sur le second et le troisième.

Éthique et politique

Le premier texte, *Idéalisme conservateur et idéalisme progressiste* est issu d'une conférence prononcée au début de 1918. Le reflètement de la révolution de 1917 y est perceptible mais très assourdi.

Toute action porte en son essence « une structure du “Devoir-être” (*Sollen*) » et ce *Sollen* est, en tant que tel et par définition, « toujours de nature transcendante » (Lukács, 1976, p. 303) et Lukács en déduit un impératif catégorique : « que la réalité transcendante nous apparaisse comme une tâche immédiate, que nous nous sentions tenus de faire descendre à l'instant même le royaume de Dieu sur la terre.⁶ » Or cet impératif est affronté à la stricte séparation entre

4. Il est en effet revenu à Heidelberg dans le courant de l'année 1918 avant de retourner à Budapest et d'être happé par le cours de l'Histoire. Découverte dix-huit mois après la disparition de Lukács, en 1973, cette malle contenait les éléments d'une correspondance (1 600 lettres), partiellement éditée et traduite en français (Lukács, 1981b), des notes et des esquisses de son livre sur Dostoïevski (Lukács, 1985) ainsi que son esthétique (Lukács, 1974a), dont seule la première partie a été traduite en français (Lukács, 1981a).

5. Cf. l'entretien d'E. Bloch avec M. Löwy (1976, p. 292-300). Cette question mériterait un développement évidemment impossible dans ce cadre. Pour une première approche voir R. Rochlitz (1983) même si je ne partage pas du tout la conception sous-jacente d'un « tragicisme » de Lukács, qui aurait également fait de son engagement communiste une longue nuit de « fiançailles » avec Staline...

6. *Ibid.*, p. 303-304. À rapprocher de ce qu'écrit Dostoïevski dans les *Frères Karamazov* (1997, p. 744-745) : « Car le socialisme, ce n'est pas seulement la question ouvrière où celle du quatrième état, mais c'est surtout la question de l'athéisme, de son incarnation contemporaine, la question de la tour de Babel, qui se construit sans Dieu, non pour atteindre les cieux de la terre, mais pour abaisser les cieux jusqu'à la terre. »

l'éthique et la politique puisque « l'activité éthique » est polarisée sur l'individu et tend « à la transformation intérieure de l'homme, à ce que l'intention intérieure de ses actions, voulues justes pour leur justesse même, corresponde le plus purement et le plus clairement possible aux normes de l'éthique. » L'activité politique est au contraire plus impersonnelle, visant « à la création, au maintien ou à la transformation d'institutions qui, par essence, ont une authenticité contraignante indépendante des intentions subjectives, et dont l'existence est – relativement – indépendante de l'évolution des transformations subjectives des hommes. » (*Ibid.*)

La césure radicale entre éthique et politique est redoublée par Lukács, en posant la supériorité de la première sur la seconde. « Aucune politique ne peut apporter ce qui dans l'éthique est vraiment essentiel : le perfectionnement intérieur de l'homme, l'homme éthique ». L'action éthique au contraire, tend « en négligeant le détour de la politique et des institutions, à la transformation de l'âme des hommes. » (*Ibid.*) La politique est au service de l'éthique et les institutions qu'elle crée n'ont pas de valeur propre, mais « servent exclusivement le perfectionnement éthique de l'homme. » Cependant, dès lors qu'une institution devient une fin en soi, « elle retombe du plan de l'authenticité, elle devient un simple existant » – ce dont, poursuit Lukács « l'histoire du socialisme allemand, avant la guerre déjà, mais surtout pendant la guerre, est un exemple tristement édifiant. » (*Ibid.*, p. 305) Lukács, revendique un « idéalisme éthique », seul à même d'empêcher cette autonomisation réifiante des institutions.

Dans ce texte, se reflète d'abord et une nouvelle fois le refus de la guerre⁷, mais également, quoique de manière voilée, les interrogations que suscitent la révolution bolchevique en tant qu'elle porte l'idéal d'une émancipation de l'humanité et des moyens pour parvenir à ses fins.

Le bien par le mal ?

Cette question de la fin et des moyens est au cœur du second texte *Le bolchevisme comme problème moral*, qui paraît en décembre 1918, de manière purement contingente, peu après que Lukács eût adhéré au PCH⁸.

Pour Lukács, la question essentielle n'est pas celle de la réalisabilité du bolchevisme et de ses conséquences pratiques, mais celle de la « décision » en ce qu'elle revêt un caractère moral. En effet, la question de savoir si la situation économique et sociale est suffisamment mûre pour la prise du pouvoir par les bolcheviques conduit à un « problème insoluble » pour au moins trois raisons : 1/ parce qu'« il n'y a aucune situation dans laquelle on peut répondre à l'avance et avec une complète certitude à cette question » ; 2/ parce que « la volonté est au moins aussi importante que les conditions objectives » ; 3/ parce qu'« un tel bouleversement des valeurs, de

7. Qui s'est enracinée dans la vie quotidienne comme il le note dans ses notes autobiographiques de la fin de sa vie : « On ne pouvait plus, comme lors des guerres antérieures exister *en marge* [soul. par L.] de cette nouvelle réalité de la vie. C'était une guerre universelle : la vie s'y dissolvait, que l'on fût pour ou contre cette dissolution » (Lukács, 1986, p. 217).

8. Nous citerons d'après le texte allemand (Lukács, 1975, p. 27-33), plus précis que la traduction française du hongrois (*apud* Löwy, 1976, p. 308-312), souvent très libre. Nous laissons également de côté le fait que son adhésion a pu paraître contradictoire avec le propos de son texte, moins pour des raisons de principe que pour la rapidité avec laquelle Lukács devint membre des instances dirigeantes du PCH après que ses membres furent arrêtés et emprisonnés en février 1919. Comme il le dit plus tard, ce sont les circonstances qui ont décidé, il a été « embarqué ».

portée mondiale, ne peut s’accomplir sans l’anéantissement de valeurs » ni la création « de nouvelles valeurs pour la prochaine génération » (Lukács, 1975, p. 27-28).

Premier dilemme : « la démocratie appartient[-elle] seulement à la tactique du socialisme » ou n’est-elle qu’une partie constitutive « qu’on ne peut pas abandonner, avant que toutes les conséquences morales et idéologiques [*Weltanschaulichen*] n’aient été éclaircies. » Ce qui fait que pour « chaque socialiste conscient et responsable, la rupture avec le principe de la démocratie est un sérieux problème moral. » (*Ibid.*) Car aussi dans la lutte de classe menée par le prolétariat, le nouvel ordre du monde qui est gésine, ne va pas s’instaurer de lui-même mais requiert une décision pour passer à l’existence, un « vouloir » qui fait « du prolétariat le sauveur de l’humanité » (*Ibid.*, p. 29).

Second dilemme : la possibilité d’une société irrémédiablement débarrassée de toute oppression de classe peut se réaliser de deux manières. Soit par « la terreur » et « l’oppression de classe » en appuyant « *la domination de classe du prolétariat* » laquelle, précise aussitôt Lukács, s’anéantira toutefois d’elle-même. Soit, en bâtissant le nouveau monde avec « les méthodes de la véritable démocratie » mais avec le risque que la majorité de l’humanité n’en veuille pas encore et avec l’obligation de respecter cette « volonté », d’attendre que l’humanité *s’y conduise d’elle-même* comme à « l’unique solution possible » (*Ibid.*, p. 30-31).

Lukács ne tranche pas entre ces deux possibilités. Il insiste juste sur le fait que la seconde possibilité, le travail commun avec la social-démocratie, qui ne repose « que sur quelques points » et non pas sur « le but final », recèle un plus grand danger : il emporte en effet le risque que la nécessité du compromis « externe » auquel ce travail conduit, soit intériorisé, affectant ainsi le but final et son atteinte.

Troisième dilemme : doit-on conquérir le bien par le mal, la liberté par l’oppression ? Pour Lukács la réponse est nette. On doit qualifier le mal, l’oppression et la domination de classe comme tels et alors croire, au sens religieux du *credo qui absurdum* (« croire parce que c’est absurde »), « que de l’oppression ne s’ensuivra pas à nouveau une lutte des opprimés pour le pouvoir [...], mais l’auto-destruction de l’oppression. » (*Ibid.*, p. 32) Il en conclut que le bolchevisme « repose sur l’hypothèse métaphysique que du mal peut provenir le bien », qu’il est possible, comme le dit Razoumikhine dans [*Crime et châtement* de Dostoïevski] de se débrouiller avec le mensonge jusqu’à la vérité » concluant toutefois qu’il « est incapable de partager cette foi » (*Ibid.*, p. 33).

En dépit de ses réserves à l’encontre de la position bolchevique, Lukács n’y est pas fondamentalement hostile mais demeure toujours marqué par la rigoureuse et rigoureuse distinction entre éthique et politique, par le conflit entre la fidélité à soi-même et la fidélité aux institutions.

La fin et les moyens

C’est l’articulation de cette dualité qui marque le dernier texte, *Tactique et éthique* (1919) qui a été rédigé *après* que Lukács eût adhéré au PCH, mais *avant* qu’il ne participe à la RCH. Il

s'agit d'un texte dense et difficile aussi qui ramasse avec une grande acuité (au sens d'aigûment) les interrogations des deux textes précédents.

Le point de départ de sa réflexion est la définition de la tactique comme l'articulation entre « but final » et « réalité effective », qui implique des différences fondamentales selon que le premier est immanent ou transcendant à la réalité. S'il est immanent, le cadre juridique est un appui déterminant et normatif pour l'action, alors que s'il est transcendant, il s'agit seulement d'une « puissance réelle » qui peut avoir une signification « utilitaire ». Aussi, pour un objectif révolutionnaire, la question de savoir « s'il faut compter en général avec les ordres juridiques » est-elle une question « exclusivement tactique »⁹.

Le « but final » de la politique révolutionnaire n'est pas une utopie, mais « *une réalité effective que l'on doit atteindre* » [soul. par L.]. Pour le socialisme, le but final est cependant aussi une utopie en ceci « qu'il outrepassa le cadre économique, juridique et social de la société présente et qu'il ne peut se réaliser que par la destruction de cette société. » (*Ibid.*, p. 373) La transcendance de l'objectif se transforme donc en immanence, de sorte que la lutte de classes du prolétariat est simultanément « l'objectif lui-même et sa réalisation. » La signification de la lutte de classes excède son fait socio-historique : elle n'est aucunement une simple lutte de classes, mais « un moyen de libération de l'humanité, un moyen pour un véritable commencement de l'histoire *humaine*. » (*Ibid.*, p. 375 ; trad. mod.)

Ainsi, semblerait-il, note Lukács, qu'une réponse a été donnée au problème éthique : « suivre la juste tactique serait déjà en soi éthique. » (*Ibid.*, p. 376)

Demeure une interrogation, non plus celle de l'*agir*, mais celle de l'*agent* éthique : « comment se comporte la conscience morale et la conscience de la responsabilité de l'individu à l'égard du problème de l'action collective tactiquement juste ? » (*Ibid.*) La justesse ou non d'une décision tactique est indépendante des motifs moraux (ou non) de la décision de ceux qui se conforment à cette décision, tout comme, réciproquement, le motif moral d'une décision personnelle peut se révéler tactiquement faux¹⁰.

Dès aussitôt Lukács, rappelle que l'éthique s'adresse à l'individu et impose à la conscience morale individuelle comme à la conscience de la responsabilité ce postulat que « l'individu devrait agir comme si le tournant du destin du monde dépendait de son action ou de son inaction ». Qui se décide aujourd'hui pour le communisme est donc obligé « de porter la responsabilité pour chaque vie humaine qui meurt au combat pour lui, comme si lui-même les avait tuées. »¹¹

Selon Lukács donc, pour chaque socialiste, l'action moralement juste est au plus haut point reliée « à la connaissance correcte de la situation historico-philosophique donnée ». Cela présuppose « tout d'abord et inévitablement la formation de la conscience de classe [qui] doit se

9. Ce qui n'exclut pas l'exigence d'un critère pour « régler la prise de position tactique » et de devoir distinguer par rapport à quoi (objectif actuel et concret ou but final) l'utilité doit être comprise (Lukács, 1973b, p. 372)

10. Pour Lukács, le problème peut se formuler ainsi : « quelles réflexions éthiques font naître chez l'individu la décision qui fait que la nécessaire conscience historico-philosophique qui est en lui puisse se transformer en action politique juste, c'est-à-dire devenir partie constituante d'une volonté collective, et puisse décider également de cette action ? » (*Ibid.*, p. 377)

11. *Ibid.* ; trad. mod. La même chose est valable pour qui défend les idées adverses.

surmonter en tant que réalité simplement donnée et se rappeler sa vocation historique et la conscience de sa responsabilité. » (*Ibid.*, p. 379) La conscience de classe n'est donc pas la sommation d'intérêts personnels, ni même les intérêts « actuels et momentanés de la classe en tant qu'unité collective », mais une conscience plus générique, d'une vocation historique : émanciper l'humanité.

Mais il ne s'agit que d'une possibilité, car il n'est aucune science humaine concevable pour la société qui pourrait dire avec la précision et la certitude de l'astronomie par exemple qu'« aujourd'hui est venue l'heure de la réalisation des principes du socialisme. » (*Ibid.*) Cela implique que l'éthique n'a pas pour tâche de donner des recettes pour un agir correct et que la réflexion éthique *montre* qu'il existe des « situations tragiques dans lesquelles il est impossible d'agir sans se rendre coupable d'une faute » et ensuite que « dans le cas où il faudrait choisir entre deux manières d'être coupable », l'éthique nous instruit simultanément de ce que « la juste et la mauvaise action, posséderaient alors également leur critère » : le « sacrifice. » (*Ibid.*, p. 380)

Lukács jugera sévèrement son écrit un demi-siècle plus tard en parlant « d'essai de cosmétique intellectuelle ». Il n'est pas interdit de penser en effet, qu'il outre sa réflexion éthique, comme s'il cherchait à esquiver une forme de certitude, par trop dogmatique. Dans cette oscillation, se reflètent assurément les questions suscitées par la Révolution d'Octobre et peut-être aussi l'hésitation qui le tenaille encore, alors que son engagement a déjà été pris au fond mais ne s'est pas encore éprouvé pratiquement...

Conclusion

Au terme de cette brève présentation, qui sacrifie sans doute beaucoup à la complexité et à la densité de la pensée de Lukács, la révolution Russe est un miroir qui reflète les interrogations de Lukács sur l'éthique. Mais il s'agit aussi d'un reflètement actif des questions de la Révolution russe *par* Lukács, qui est, en toute nécessité, spéculaire et très spéculatif également. Cela étant dit, ce reflètement, éthico-philosophique, de la Révolution d'Octobre ne se circonscrit pas à cette séquence historique décisive mais va laisser place à la réflexion qui ne cessera de le préoccuper sa vie durant, jusqu'à le décider à interrompre l'autre grand projet de sa vie à la fin de cette dernière au début des années 1960, sa « grande » *Esthétique*, pour se consacrer à la rédaction d'une « Éthique ». Initialement intitulé *La place de l'éthique dans le système des activités humaines*, ce projet a été absorbé par ce qui devait en être l'introduction, *Pour/Vers l'ontologie de l'être social* où il s'agit de penser la transition de l'humanité, d'une généricité muette à une généricité qui se pense comme telle, historique, sociale et donc pleinement humaine. À coup sûr, cette idée est un reflètement lointain et profond de la Révolution d'Octobre 1917. Sa réflexion en somme.

Références bibliographiques

Brun J. (1986). « *Tactique et éthique. Essai d'interprétation* ». In *Réification et utopie : Ernst Bloch & György Lukács un siècle après*, Arles, Actes Sud, p. 13-23.

- Dostoïevski F. (1997). *Les frères Karamazov*, Paris, Gallimard.
- Kutzbach K. A. [éd.] (1974). *Paul Ernst und Georg Lukács. Dokumente einer Freundschaft*, Emsdetten, Lechte Verlag.
- Labica G. (2008). *Théorie de la violence*, Paris, Vrin.
- Labica G. & Bensussan G. [dir.] (1985). *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, PUF.
- Lefebvre H. (1957). *Pour connaître la pensée de Lénine*, Paris, Bordas.
- Löwy M. (1976). *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires*, Paris, PUF.
- Lukács G. (1967). « Le grand Octobre 1917 et la littérature », *L'Homme et la société*, n° 5, p. 3-15.
- (1972). *La pensée de Lénine [1924]*, Paris, Denoël-Gonthier.
- (1973a). « György Lukács (1885-1971) : documents inédits en français », *Nouvelles études hongroises*, vol. 8, p. 73-112.
- (1973b). « Tactique et éthique » [1919], *Revue internationale de philosophie*, n° 106, p. 371-380.
- (1974a). *Frühe Schriften zur Ästhetik [1912-1918]*, Neuwied, Luchterhand, 2 vol.
- (1974b). *L'Âme et les formes*, Paris, Gallimard.
- (1974c). *Histoire et conscience de classe*, Paris, Minuit.
- (1975). *Taktik und Ethik. Politische Aufsätze 1, 1918-1920*, Neuwied : Luchterhand
- (1976). « Idéalisme conservateur et idéalisme progressiste » [1918], In M. Löwy, *op. cit.*, p. 301-307.
- (1981a). *Philosophie de l'art (1912-1914)*, Paris, Klincksieck.
- (1981b). *Correspondance de jeunesse (1908-1917)*, Paris, Maspéro.
- (1985). *Dostoïevsky. Notizen und Entwürfe (1914-1915)*, Budapest, Akadémiai Kiadó.
- (1986). *Pensée vécue, mémoires parlées*, Paris, L'Arche.
- (1989). *La Théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- Rochlitz R. (1983). *Le jeune Lukács : 1911-1916. Théorie de la forme et philosophie de l'histoire*, Paris, Payot.
- Tertulian N. (2013). « De Dostoïevski à Marx : la genèse de l'Éthique ». In P. Rusch & A. Takács (dir.), *L'actualité de Georg Lukács*, Paris, Archives Karéline, p. 61-78.